

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuilletts 301 à 307
Lundi 17 à dimanche 23 mai 2021

Saint Jean d'Avila
DISCOURS DE L'AMOUR DE DIEU¹

Saint Jean d'Avila (10 mai)

Né en 1499 à Almodovar des Campo, devenu prêtre diocésain, il veut partir comme missionnaire aux Indes occidentales (Mexique), dans cette Amérique tout juste découverte. L'archevêque de Séville réussit à le garder en Espagne, où il se dépense sans compter, visitant les malades, assistant les mourants, portant secours à tous les malheureux. Injustement suspecté d'hérésie, il est emprisonné. Son livre de spiritualité *Audi filia* (Ecoute ma fille) eut un retentissement considérable. Assidu au ministère de la confession et à la direction spirituelle de prêtres, il est à l'origine de la conversion de Louis de Grenade, son disciple et biographe, et des futurs saints Jean de Dieu et François Borgia. Ami d'Ignace de Loyola et de Thérèse d'Avila, il fonde des collèges et de séminaires. Ses écrits sur la réforme de l'état ecclésiastique et sur les causes et remèdes des hérésies influencent le Concile de Trente, car il a su diagnostiquer la gravité des maux qui affligeaient l'Eglise. Il meurt le 10 mai 1569 à Montilla.

Béatifié les 6 et 15 avril 1894 et canonisé le 31 mai 1970, il est déclaré Docteur de l'Eglise le 7 octobre 2012 par Benoît XVI.

¹ *Œuvres très complètes de sainte Thérèse (...) suivies (...) des œuvres complètes de saint Pierre d'Alcantara, de saint Jean de la Croix et du bienheureux Jean d'Avila (...) publiées par M. l'abbé Migne, tome IV, Paris, 1854, pp. 394-403.*

CHAPITRE I

Rien ne peut tant nous exciter à aimer Dieu que de considérer attentivement l'amour qu'il nous porte, et que Jésus-Christ nous porte aussi. Car l'amour nous touche beaucoup plus que les bienfaits, parce que faire du bien aux autres, n'est que donner quelque chose de ce que nous avons ; au lieu qu'en les aimant, c'est nous donner nous-mêmes à eux.

Voyons maintenant, mon Dieu, si vous nous aimez, et si, en nous aimant, votre amour est aussi grand que je viens de dire. Comme les pères aiment extrêmement leurs enfants, est-ce un amour de père que celui que vous nous portez ? Nous ne saurions pour le savoir entrer dans votre cœur ; mais votre Fils unique qui est sorti de votre sein nous a commandé, pour nous en donner une marque, de vous nommer notre Père, et défendu en même temps de donner ce nom à qui que ce soit sur la terre, parce que votre souveraine et suréminente bonté fait qu'il n'appartient qu'à vous seul, et que les bienfaits dont vous nous comblez montrent que rien n'approche de la tendresse de vos entrailles paternelles. David a bien connu cette vérité lorsqu'il a dit : *« Mon père et ma mère m'ont abandonné ; mais le Seigneur m'a pris en sa garde »* (Ps. 26, 16). Et Dieu a dit lui-même par la bouche d'Isaïe : *« Une mère peut-elle manquer d'affection pour un enfant qu'elle a porté dans ses entrailles ? Mais quand cela serait, je ne vous oublierai pas ; car je vous porte écrits dans mes mains, et vous m'êtes toujours présents »* (Is. 49, 15).

Comme entre tous les oiseaux l'aigle est celui qui a le plus d'amour pour ses petits, Moïse, dans cet admirable cantique qu'il chanta un peu avant sa mort à la louange de Dieu, pour représenter à son peuple les bienfaits dont il les avait comblés et leur extrême ingratitude, parle en cette sorte de l'amour qu'il leur avait témoigné : *« Ainsi qu'un aigle étend ses ailes, et met ses petits dessus pour leur apprendre à voler ; il vous a lui-même comme portés sur ses épaules pour être notre conducteur et notre guide »* (Dt. 32, 11). Nous ne pouvons douter aussi qu'encore que Dieu ait

dît que « *l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'unir à sa femme, et ils ne seront tous deux qu'une même chair* » (Gn. 2, 24) ; son amour pour nous ne surpasse celui d'un mari pour sa femme, puisqu'il a dit ailleurs par Jérémie, en parlant de son affection pour son peuple : « *Se trouvera-t-il quelqu'un qui, après avoir chassé sa femme parce qu'elle lui a manqué de fidélité, veuille la reprendre ? Mais quand mon peuple aurait manqué plusieurs fois à celle qu'il me doit, je serai toujours prêt de le recevoir et de lui pardonner, lorsqu'il s'en repentira et aura recours à ma clémence* » (cf. Jr. 3).

Si tout cela ne suffit pas pour nous persuader la grandeur de l'amour que Dieu nous porte, considérons, comme dit saint Augustin, ce nombre innombrable de bienfaits que nous avons reçus de lui dans tous les moments de notre vie, et qui en sont autant de preuves. Car les puissances de notre âme, tant de diverses parties dont notre corps est composé, tant de péchés qu'il nous a pardonnés, tant d'autres dont il nous a préservés, tant de périls dont il nous a tirés, tant de dangers dont il nous a garantis, tant d'infirmités et de malheurs dont il nous a délivrés, ne sont-ce pas des marques de son amour ? Les maux que nous souffrons, et même ses châtements, en sont aussi, puisqu'il nous traite en cela comme un bon père traite ses enfants pour les corriger, pour les empêcher de tomber, pour les relever quand ils sont tombés, et pour les maintenir dans la vertu.

Jetons ensuite les yeux sur toutes les créatures, et nous trouverons que Dieu n'a rien fait ni dans le ciel ni sur la terre qui ne soit pour notre avantage, qui ne nous témoigne son amour, et qui ne nous demande le nôtre. Que si nous sommes sourds à la voix de tout ce qu'il y a d'animé et d'inanimé dans le monde qui parle si hautement de l'amour que nous sommes obligés d'avoir pour Dieu, le serons-nous aussi à ces merveilleuses paroles de l'Évangile : « *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin qu'aucun de ceux qui croient en lui ne se perde, mais qu'ils aient tous la vie éternelle* » (Jn. 3, 16). Car ne sont-ce donc point là des témoignages de l'amour de Jésus-Christ, et particulièrement ce

dernier, selon ces autres paroles de l'apôtre qui a tant aimé ce divin Sauveur et en a tant été aimé ? « *C'est en cela que Dieu a fait paraître son amour envers nous, en ce qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui : c'est en cela que consiste cet amour, que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils pour être la victime de propitiation pour nos péchés* » (1 Jn. 4, 9-10). Quel doit donc être ce feu de l'amour de Dieu pour nous, puisque tout ce que je viens de dire n'en sont que des étincelles ?

O amour merveilleux de mon Dieu, amour si doux et si agréable, amour dont il n'y a que l'amour qui puisse être la récompense ! Faites-nous, Seigneur, « *connaître avec tous vos saints, quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur* » (Ep. 3, 18) de cet amour, afin qu'il règne si absolument dans nous, qu'il n'y ait une seule partie de notre cœur qui n'en soit entièrement pénétrée.

Voyons maintenant quelle a été la grandeur de cet amour que Jésus-Christ nous a porté. Mais quel moyen de l'exprimer, puisque saint Paul dit : « *Que la charité de Jésus-Christ surpasse tout ce que les hommes et même les anges en peuvent connaître* » (cf. Ep. 3, 19) ?

Il y a des gens si ignorants qu'ils s'imaginent de pouvoir comprendre quel est cet amour, et se travaillent ainsi inutilement. Car la bonté et la perfection étant l'objet de l'amour, et l'homme n'étant qu'imperfection dans son corps et qu'un vase plein de corruption dans son âme, comment une créature si misérable peut-elle être aimée par un amant aussi clairvoyant qu'est Jésus-Christ, puisqu'il n'y a qu'une passion aveugle qui soit capable de la faire aimer ? Ce n'est donc pas par ce moyen que l'on peut mesurer cet amour, puisque l'amour que Jésus-Christ nous porte ne vient pas de quelque perfection qu'il trouve en nous, mais procède de sa propre perfection qui lui vient du regard qu'il a vers son Père.

Mais pour prendre la chose dans son principe, vous devez considérer quelle est la grandeur ineffable des grâces dont la très

sainte Trinité a enrichi l'humanité de Jésus-Christ en l'instant de sa conception, dans laquelle il en reçut trois si grandes, que chacune d'elles en sa manière est infinie, savoir la grâce de l'union divine, la grâce universelle qui lui a été donnée comme au chef de toute l'Eglise, et la grâce essentielle de son âme.

Dieu donna premièrement à cette sainte humanité l'être divin, en la joignant et l'unissant à la personne divine, en sorte que cette sainte humanité a tellement reçu l'être divin, que nous pouvons dire véritablement que cet homme est Dieu et Fils de Dieu, et qu'il doit être adoré comme Dieu dans le ciel et sur la terre. On voit donc par là que cette grâce est infinie, tant parce que c'est le plus grand don que Dieu pouvait jamais faire, puisqu'il se donne en cela lui-même, que parce que la manière par laquelle il se donne est la plus intime par laquelle il se pouvait donner, qui est l'union personnelle.

Il a été aussi donné à ce nouvel homme d'être le père universel et le chef de tous les hommes, afin que comme le chef spirituel il influât en eux sa vertu. Ainsi, Jésus-Christ en tant que Dieu est égal à son Père éternel, et en tant qu'homme, il est le principe et le chef de tous les hommes ; et Dieu lui a donné, conformément à cet état de principauté, une grâce infinie, afin que tous les hommes, puisant en lui comme dans une source de grâce et un océan de sainteté, le reconnussent non seulement comme leur souverain, mais comme leur sanctificateur, et comme celui qui est seul capable de leur donner cet éclat de sainteté qui fait toute la gloire de ceux qui doivent être saints. Cette grâce se peut dire aussi être infinie, parce qu'elle est pour tout le genre humain qui n'a point de nombre déterminé de personnes, mais peut de soi-même se multiplier à l'infini : et néanmoins, quelque nombreux qu'il puisse être, il y a des mérites et des grâces dans la bienheureuse âme de Jésus-Christ, qui peuvent suffire pour être appliqués à tous.

Dieu a donné aussi à Jésus-Christ une grâce particulière pour sa sanctification et sa perfection, que l'on peut dire de même être infinie parce qu'il ne s'y peut rien ajouter.

Il lui a aussi donné en un souverain degré la grâce de faire des miracles, et généralement toutes les autres grâces sans aucune

exception, parce qu'il a été cette fleur d'une beauté incomparable sur laquelle le Saint-Esprit en forme de colombe descendit, se reposa, et, en le couvrant de ses ailes, le remplit de toutes les vertus et de toutes les grâces dans un souverain degré de perfection.

CHAPITRE II

La très sainte âme de Jésus-Christ est ce vase d'élection que Dieu en la créant remplit de tous les trésors de ses grâces en lui donnant tout ce qu'il lui pouvait donner ; en quoi la plus grande grâce qu'elle ait reçue a été de connaître dès ce moment l'essence divine, et de voir clairement la majesté et la gloire du Verbe auquel elle a été unie. Ce qui l'a comblée elle-même de tant de gloire et de bonheur qu'elle est maintenant assise à la droite du Père éternel.

Que si une grâce si éminente donne de l'admiration, voici une circonstance qui en doit donner encore davantage. C'est que cette âme a reçu toutes ces grâces avant que d'en pouvoir mériter ni en demander aucune, et qu'il ne s'est passé un seul moment entre sa création et les avoir obtenues, sans que l'on en puisse rendre d'autre raison sinon qu'il a plu à Dieu d'ouvrir ses mains libérales pour répandre avec une si extrême profusion ses faveurs sur cette âme, et faire ainsi éclater la magnificence de sa grâce : ce qui fait que saint Augustin nomme Jésus-Christ le tableau, le modèle, et le chef-d'œuvre de la grâce, parce que de même que les peintres et les sculpteurs, pour acquérir de la réputation, emploient tout leur art et tous leurs efforts à quelque ouvrage qui puisse les rendre célèbres, ainsi Dieu, pour faire admirer au ciel et en la terre la grandeur de son pouvoir, de sa magnificence et de sa bonté, a répandu toutes ses grâces en faveur de cette nouvelle créature ; et tous les anges, et tous les hommes ne sauraient trop admirer l'heureuse alliance de la nature divine avec la nature humaine, dont ce festin du roi Assuère (cf. Est. 1), le plus superbe qui se soit jamais fait dans le monde, était une figure.

Quels remerciements ne devons-nous donc point rendre à Dieu d'avoir comblé de tant de grâces son Fils bien-aimé, puisque nous y participons selon ces paroles de Job, qui se doivent appliquer à Jésus-Christ : « *Je ne mange pas seul mon pain ; je le partage avec les autres : la compassion pour les pauvres est née avec moi ; je l'ai eue dès mon enfance ; et elle s'est accrue avec mes années* » (Jb. 31). Car comme il est notre véritable chef, il n'a pas reçu ces

grâces pour lui seul, mais aussi pour nous qui sommes ses membres.

Voyons maintenant quelle est la part que notre Seigneur nous fait de ses richesses. Je dis de ces richesses. Car quelle croyez-vous que fût la gloire de cette très sainte âme de Jésus-Christ, lorsque dans le moment de sa création elle se trouva en l'état que nous avons dit ?

Saint Paul nous apprend qu'elle vit tous les chœurs des anges prosternés devant elle pour l'adorer, et toutes les autres créatures soumises à son pouvoir, de même qu'un prince né dans la pourpre impériale se trouve avoir droit de régner aussitôt qu'il voit le jour. Qui peut exprimer l'amour de cette âme pour le Dieu tout-puissant à qui elle est redevable de tant de grâces, sa passion de les pouvoir reconnaître par ses services, et avec quelle ardeur ayant appris que la volonté de Dieu était de sauver par son Fils bien-aimé tout le genre humain devenu coupable par la mort d'un seul homme, elle se porta à exécuter un dessein si important à sa gloire ?

Or, comme toutes les créatures n'agissent que par un mouvement d'amour pour arriver à la fin qu'elles se proposent, y a-t-il sujet de s'étonner que Jésus-Christ s'étant chargé de ce grand ouvrage de notre rédemption, son extrême amour pour nous et son désir de nous rétablir dans le bonheur que nous avons perdu, l'ait porté à vouloir bien souffrir tout ce qui pouvait lui faire accomplir un tel dessein ? A quoi l'on peut ajouter la joie que ce lui fut de voir que son Père éternel étant satisfait par l'obéissance qu'il lui rendait, renouvellerait envers les hommes l'amour que la désobéissance du premier homme lui avait fait perdre, les recevrait en sa grâce et les aimerait plus que jamais. Car de même que plus un boulet de canon est poussé par le feu d'une grande quantité de poudre, et plus, après avoir fait impression dans l'objet qu'il a pour son but, il en fait encore ailleurs par un contrecoup ; ainsi l'amour de Jésus-Christ poussé par une grâce infinie, après avoir frappé le cœur de son Père, a rejailli avec tant de force sur les hommes, qu'il les lui a fait aimer et remédier à leurs maux d'une manière qui ne se peut exprimer.

CHAPITRE III

David a représenté par ces paroles la grandeur de l'amour de Jésus-Christ. « *Il paraît comme un géant qui va plein d'ardeur commencer sa course : il part de l'un des bouts des cieux, et continue son vaste tour jusqu'à l'autre bout sans qu'il y ait aucune créature qui ne sente sa chaleur* » (Ps. 18, 6). O divin amour ! qui après être sorti de Dieu pour vous répandre sur les hommes, êtes retourné à Dieu, parce que vous n'avez pas aimé les hommes pour eux-mêmes, mais pour Dieu, et les avez tant aimés que vous leur enlevez le cœur, selon ces paroles de l'Apôtre : « *La charité de Jésus-Christ nous presse* » (2 Co. 5, 14). C'est cet amour que la sainte Eglise nous marque lorsqu'elle dit dans le Cantique : « *Voyez comme mon bien-aimé se hâte de venir, comme il traverse les montagnes et les collines en sautant avec la légèreté d'un chevreuil et d'un faon de biche* » (Ct. 2, 8). Isaïe exprime aussi la même chose par ces mots : « *Il ne se reposera point jusqu'à ce qu'il ait donné les lois à toute la terre : et ces lois sont l'espérance des nations même du monde les plus éloignées* » (Is. 42, 4). C'est aussi ce qui a fait dire à David : « *Je jure que je n'entrerai point dans mon palais, ni ne permettrai point à mes yeux de dormir, ni à mes paupières de sommeiller jusqu'à ce que j'aie bâti une maison au Seigneur, et une demeure au puissant Dieu de Jacob* » (Ps. 131, 3).

Que si vous désirez d'apprendre quelle est la source et l'origine de cet amour de Jésus-Christ pour les hommes, sachez que ce n'est ni leur vertu, ni leur bonté, mais seulement ses vertus, sa grâce, et son inconcevable amour pour Dieu, son Père, selon ces paroles qu'il dit lui-même le jour de la Cène : « *Afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais ce que mon Père m'a ordonné : levez-vous, sortons d'ici* » (Jn. 14, 31). Mais où voulait-il donc aller lorsqu'il parlait de la sorte ? Il voulait aller mourir sur une croix pour l'amour des hommes.

Arrêtez-vous ici, mon âme, pour considérer un si grand amour. Comme la chaleur du soleil se fait sentir d'autant plus vive et plus pénétrante que ses rayons qui la causent par leurs réfléchissements

sont plus ardents ; ainsi l'ardeur des rayons de ce divin soleil qui, après avoir frappé le cœur de Dieu, son Père, réfléchissent sur les hommes, étant plus grande que nul esprit même angélique ne le saurait concevoir, quel feu d'amour n'a-t-elle point été capable d'allumer ? Il a été tel qu'il ne s'est pas même terminé à faire souffrir à Jésus-Christ la mort de la croix, puisque s'il lui avait fallu en endurer encore mille autres, non seulement pour le salut de tous les hommes, mais pour le salut d'un seul, et que les tourments de sa Passion eussent duré jusqu'au jour du jugement, cet adorable Rédempteur s'y serait soumis. Ce qui montre qu'il a encore beaucoup plus aimé qu'il n'a souffert, puisque l'amour renfermé dans son cœur surpassait infiniment celui dont ses plaies étaient des marques.

Ce n'est donc pas sans un grand mystère que le Saint-Esprit a voulu qu'entre ce que l'on a écrit de la manière dont le temple de Salomon était construit, on a remarqué que l'ouverture des fenêtres était plus grande en dedans qu'en dehors, puis, ô mon divin Sauveur, que tant de coups de fouet qui ont déchiré votre corps, tant de pointes d'épines qui ont percé votre tête, et ces plaies qui ont ouvert vos pieds, vos mains, et votre côté, joints à toutes vos autres souffrances ne sont que comme une étincelle de ce feu, et comme une goutte d'eau de cette mer sans bornes de votre amour, dont la cause toujours agissante dans votre cœur est capable de produire à l'infini de tels effets. Ainsi ce que l'on dit que la plus grande marque d'amitié est de donner sa vie pour son ami, n'a rien qui approche de cet amour de Jésus-Christ.

Que si je vous suis donc si redevable, mon Dieu, à cause de ce que vous avez fait pour moi, combien vous le suis-je plus de ce que vous étiez disposé à souffrir encore davantage, s'il en eût été besoin ? Et si ce que vous avez enduré pour moi à la vue de tout le monde est une preuve d'un amour inconcevable, quel nom peut-on donner à cet amour que vous nous témoignez aux yeux de Dieu ?

O abîme d'amour ! ô océan d'amour sans fond et sans bornes, peut-on ne se croire pas plus riche que tous les rois de la terre, lorsque l'on a le bonheur d'être aimé de vous ? Je vous conjure,

mon Sauveur, par les entrailles de votre miséricorde (cf. ph. 2, 1), qu'après m'avoir comblé de tant d'obligations, vous m'ouvriez les yeux pour les connaître, et touchiez mon cœur pour les ressentir, afin que je mette toute ma gloire dans les faveurs que vous m'avez faites, et emploie tous les jours de ma vie à publier vos louanges,

Que si vous voulez, mon âme, connaître encore mieux quel a été l'amour de Jésus-Christ et son désir de souffrir pour vous, considérez quel a été le désir des saints d'endurer pour lui. Car quelque grand et ardent qu'il ait été, il n'a non plus approché du sien de souffrir pour nous que la clarté des étoiles n'approche point de celle du soleil ; quoiqu'entre autres exemples que l'on pourrait rapporter, le cœur de saint André était embrasé d'un tel amour que, voyant la croix sur laquelle il allait souffrir le martyre, il fut transporté de joie.

CHAPITRE IV

Je viens maintenant à un autre genre de martyre et à une autre sorte de désir qui sont ceux de saint Paul. Tous les autres tourments paraissant peu considérables à ce grand apôtre pour satisfaire à son ardent désir de souffrir, il souhaitait d'endurer, pour la gloire de Dieu et pour le salut des hommes, les peines mêmes de l'enfer en devenant « *anathème et séparé de Jésus-Christ* » à cause de ses frères (Rm. 9, 3). En quoi, comme dit saint Jean Chrysostome, son intention n'était d'être séparé de Jésus-Christ que quant à la participation de sa gloire, et non pas quant à son amour et à sa grâce.

Prenez donc des ailes, mon âme, pour voler par ces diverses considérations et vous élever comme par autant de divers degrés jusqu'à ce qu'il y a de plus caché dans le cœur de Jésus-Christ : et voyant que cet admirable apôtre que l'on peut dire n'avoir eu qu'une goutte de cette plénitude de grâce dont le cœur de ce divin Sauveur est la source, avait un si violent désir de souffrir pour les hommes, jugez quel doit être celui de Jésus-Christ. Lui-même nous l'a fait connaître par ces paroles sorties de sa bouche : « *Je dois être baptisé d'un baptême, et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse* » (Lc. 12, 50) ? Ce qui montre qu'il avait un tel désir d'être pour l'amour de nous baptisé dans son sang par la violence de ses tourments, que le retardement lui donnait de l'impatience. Cela parut aussi en ce que le dimanche des Rameaux fut pour lui un jour de joie dans la vue qu'il était si proche de sa mort. Car qui aurait jamais cru que cette fête qui était comme son triomphe n'eût eu pour objet que la croix ? Allez donc au-devant de lui, filles de Sion : allez au-devant de lui, âmes dévotes, qui êtes si heureuses que de l'aimer ; et vous verrez ce divin Salomon avec la couronne que sa mère lui a mise sur la tête le jour de ses noces, ce jour qui a été la joie de son cœur. Mais je ne vois point ici, mon Sauveur, d'autre couronne que celle dont la synagogue, cette cruelle mère, vous a couronné le jour du Vendredi Saint qui était toute d'épines sans aucun mélange de fleurs. Comment peut-on donc nommer ce

jour un jour de fête et la joie de votre cœur ? Est-ce que vous étiez insensible aux douleurs que ces cruelles épines vous faisaient souffrir ? Nullement, puisque votre parfait tempérament vous les rendait incomparablement plus sensibles qu'elles ne l'auraient pu être à tout autre. Mais c'est que votre extrême amour au lieu de vous rendre attentif à vos douleurs ne vous permettait de penser qu'aux nôtres, et à guérir par vos plaies celles de nos âmes. L'amour de Jacob pour Rachel fit que sept années de service pour l'obtenir lui parurent peu considérables (cf. Gn. 29, 20) : et un jour passé sur la croix vous paraît aussi l'être peu, mon Rédempteur, pour épouser l'Eglise et la rendre si belle que l'on ne puisse remarquer en elle aucune tache ni aucune ride. C'est cet amour qui vous fait mourir avec tant de joie, qu'il semble qu'une sainte ivresse vous empêche de voir que vous êtes attaché tout nu à une croix et bafoué de tout le monde. Vous êtes comme un autre Noé qui, pour avoir trop bu d'une liqueur qui assoupit les sens, vous êtes endormi sur la croix et avez été méprisé et moqué par vos propres enfants. Que si l'on ne peut, mon Sauveur, trop admirer l'amour qui vous a mis dans un tel état, combien merveilleux aussi est l'aveuglement des hommes qui, au lieu d'en concevoir un ardent amour pour vous, en prennent occasion de ne pouvoir ajouter foi à tant de miracles d'amour que vous avez faits en leur faveur ? Si cette étincelle que vous leur en avez fait voir leur a paru si incroyable qu'elle fut aux Juifs un sujet de scandale, et que les gentils la considérèrent comme une folie (cf. 1 Co. 1, 21-25), qu'auraient-ils dit s'ils avaient pu voir la grandeur de votre amour dans toute son étendue ? Si le seul éclat de vos miracles a tellement ébloui les méchants qu'il les a aveuglés, quel effet ne doit-il point faire dans l'esprit de ceux qui vous aiment et qui étant de véritables enfants savent qu'il procède de votre amour ? C'est aussi ce qui les fait comme sortir hors d'eux-mêmes, lorsqu'étant recueillis en vous vous leur découvrez ces secrets, et les leur faites sentir jusque dans le fond de l'âme. C'est là ce qui les embrase de votre amour ; c'est là ce qui leur fait désirer de souffrir le martyre ; c'est là ce qui les remplit de joie dans les tribulations ; c'est là ce qui leur fait trouver

du rafraîchissement sur les grils et sur les roues, des délices dans les plus cruels tourments, marcher sur des charbons ardents comme sur des fleurs, désirer ce que le monde appréhende, aimer ce qui lui donne de l'horreur et offrir à Dieu en sacrifice les abominations de l'Égypte.

CHAPITRE V

Saint Ambroise dit qu'une âme qui a pris sur la croix Jésus-Christ pour son époux, ne se glorifie de rien tant que d'en porter les marques. Ainsi comment, mon divin Sauveur, puis-je vous témoigner ma reconnaissance du sang que vous avez répandu pour moi, sinon en répandant le mien pour vous ? Ce fut ainsi avec du sang que Moïse confirma l'alliance de Dieu avec son peuple ; après en avoir jeté une partie sur l'autel, il jeta le reste sur ce peuple pour montrer qu'ils devaient toujours être prêts à donner le leur pour le service de Dieu (cf. Ex. 24, 6-8). Ne permettez donc pas, mon Rédempteur, que je manque jamais à une obligation si juste, mais faites que je m'estime heureux d'être toujours teint de ce sang et toujours attaché à cette croix.

O croix de mon Sauveur ! étendez-vous afin que je puisse aussi y avoir place ; couronne d'épines, élargissez-vous pour pouvoir aussi entrer dans ma tête ; et vous, clous qui percez si cruellement ses mains innocentes, percez aussi mon cœur par les sentiments douloureux de ma compassion et de mon amour. Rien n'est si juste, mon Dieu, que nous vivions et que nous mourions pour vous, selon ces paroles de votre Apôtre : « *Nul de nous ne vit pour soi-même et nul de nous ne meurt pour soi-même ; soit que nous vivions, c'est pour le Seigneur que nous vivons ; soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous mourons ; soit donc que nous vivions ou que nous mourions, nous sommes toujours au Seigneur* » (Rm. 14, 7-8). Faites donc, mon Dieu, que soit que je meure ou que je vive, je me trouve toujours assujetti à l'empire de votre amour.

Quelle merveilleuse manière est celle dont vous vous servez, mon Sauveur, pour vous rendre maître des cœurs, non plus par la terreur et par les menaces, par un déluge qui inonde toute la terre, ou par une pluie de feu qui tombe du ciel, mais par les attraites de votre douceur et de votre amour, non en répandant notre sang, mais en répandant le vôtre, non en nous ôtant la vie, mais en souffrant pour nous la mort sur une croix où, au lieu que les anges vous servent dans le ciel, vous n'avez pour compagnie que deux larrons.

Mais c'a été par un si étrange renversement, que des cœurs qui étaient comme des diamants que l'épée la plus tranchante et la flèche la plus pénétrante n'auraient pu entamer, ont été brisés par votre amour, et que sa flamme si vive et si ardente a embrasé tout le monde, selon ces paroles d'un de vos prophètes : « *Le feu de mon amour embrasera toute la terre* ». Et vous avez dit vous-même : « *Je suis venu pour jeter le feu dans la terre, et que désiré-je sinon qu'il s'allume ?* » (Lc. 12, 49). Isaïe a bien connu cette vérité lorsqu'il a dit aussi : « *Plût à Dieu que je pusse ouvrir les cieux pour vous y faire voir tout en feu les eaux qui sont au-dessus du firmament* » (Is. 63, 19).

O amour ! ô feu ! ô flammes ! dont l'ardeur et les blessures embrasent et pénètrent de telle sorte des cœurs qui paraissaient être de glace qu'ils sont tous changés en amour, que vous êtes doux et agréables ! C'est pour ce sujet, mon Sauveur, que vous êtes venu dans le monde, et que, comme dit David : « *Vous avez visité la terre, vous l'avez rendue féconde en l'enivrant de votre amour, et vous l'avez comblée de richesses* » (Ps. 64, 9). O Seigneur ! dont l'amour, la douceur, la bonté, la beauté et la clémence n'ont point de bornes, enivrez-nous, embrasez-nous, et blessez-nous par ce vin si délicieux, ce feu si doux et ce dard si pénétrant de votre divin amour. Votre croix est comme le bois d'un arc dont vos bras étendus sont la corde, et d'où votre amour, tel qu'une flèche, a de telle sorte percé mon cœur qu'il n'y a que la mort qui soit capable de guérir une si grande et si heureuse blessure. Qu'avez-vous fait, ô amour de mon Sauveur ? Votre dessein est de me guérir et vous me blessez ; vous voulez m'enseigner la véritable sagesse et vous me faites tomber dans la folie de la croix. Oh ! que sage et plus que sage est cette folie ! (cf. 1 Co. 1, 25). Combien dois-je souhaiter qu'elle me dure toujours ! Et combien l'état où je vous vois sur cette croix me doit-il porter à l'aimer ! Vous y baissez la tête afin de nous écouter et nous donner le baiser de paix ; vous y étendez les bras pour nous embrasser ; vos mains sont toujours prêtes à répandre vos libéralités sur nous ; votre côté est toujours ouvert pour nous recevoir dans votre cœur, et vos pieds sont cloués pour

nous attendre sans jamais pouvoir vous éloigner de nous. Ainsi je ne puis, Seigneur, vous regarder sur cette croix sans que tout ce que j'y vois que je vois en vous, et particulièrement votre amour, me porte à vous aimer et à vous dire avec David : « *Si je vous oublie jamais, mon Sauveur, que je me puisse oublier moi-même, et que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne vous regarde pas toujours comme le premier objet de ma joie* » (Ps. 136, 6).

CHAPITRE VI

Considérez ici, mon âme, quelle est la cause de l'amour que Jésus-Christ nous porte, puisque vous pourrez connaître par ce moyen d'où vient que Dieu nous fait tant de faveurs et tant de promesses, et que voyant sur quoi elles sont fondées, cela fortifie votre foi et votre espérance. Cet amour ne procède pas sans doute de ce que Dieu ait trouvé en l'homme des qualités dignes de lui plaire ; mais de ce qu'il a voulu accomplir sa sainte volonté. Car de même que c'est Dieu et non pas l'homme qui a fait que Jésus-Christ a aimé l'homme, c'est Jésus-Christ et non pas l'homme qui a été cause que Dieu a fait tant de grâces aux hommes. Et comme Jésus-Christ ne nous aime que parce que son Père le lui ordonne, le Père ne nous fait tant de grâces que parce que son Fils les lui demande pour nous et qu'il les a méritées. Ce sont là ces planètes plus que célestes dont le merveilleux aspect gouverne l'Eglise par les influences de la grâce. C'est là l'appui de notre amour et le soutien de notre espérance. Vous nous aimez, ô bon Jésus ! parce que votre Père vous commande de nous aimer. Vous nous pardonnez, ô Père éternel ! parce que votre Fils vous en prie. Votre obéissance, ô divin Fils, vous oblige à nous aimer pour accomplir la volonté de votre Père, et vos souffrances et vos mérites l'obligent à nous pardonner. Regardez-vous donc sans cesse, Père éternel et divin Fils, puisque c'est de ce regard dont la vertu est toute-puissante que procède notre salut. O aspect de ces divines planètes, vos rayons ne manquent jamais de produire des grâces puisqu'un tel Fils est incapable de désobéir à un tel Père et un tel Père de rien refuser à un tel Fils, et qu'ainsi comme l'obéissance du Fils fait que le Père nous aime, le regard de ce Père vers ce Fils fait qu'il nous pardonne. Un soupir d'Axa fit que Caleb, son père, lui accorda tout ce qu'elle désirait (cf. Jos. 15, 18). Et qu'est-ce donc que les soupirs et les larmes de Jésus-Christ ne pourront point obtenir en notre faveur ? Comment pourrions-nous manquer de remèdes à nos maux lorsque nous les chercherons en lui ? Comment pourrions-nous manquer de mérites, puisqu'il veut que

les siens soient les nôtres ? Comment l'infection de notre malice pourra-t-elle n'être pas étouffée par la bonne odeur du sacrifice de sa passion ? Et quand tous les péchés du monde seraient joints ensemble, pourraient-ils paraître davantage en présence de sa parfaite beauté qu'un petit seing sur un visage parfaitement beau.

Pourquoi, mon âme, êtes-vous donc si faible que de ne vous pas confier en Dieu dans vos peines ? Pourquoi vos péchés et ce que vous êtes dépourvue de mérites, vous font-ils perdre courage ? Considérez que ce n'est pas sur vous, mais sur Jésus-Christ, ni sur vos mérites, mais sur les siens que vous devez établir votre confiance ; et que, comme le péché du premier homme a le pouvoir, après tant de siècles, de vous rendre coupable, le sang de ce divin Sauveur a le pouvoir de vous absoudre. C'est donc en cela et non pas en vous que vous devez mettre votre espérance. Ce premier homme qui était terrestre avait causé votre perte, et ce nouvel homme qui est tout céleste est l'auteur de votre salut. Ne pensez donc qu'à vous unir à lui par votre foi et par votre amour comme vous l'étiez à l'autre par le sang et par la nature, afin qu'ainsi que l'origine que vous tirez de l'un vous a rendue participante de son péché, votre alliance avec l'autre vous justifie par sa grâce. Que si vous en usez de la sorte, je puis hardiment vous assurer que ce qui est à lui sera à vous, que ce bon Père ne refuse rien à ses enfants, que ce divin Chef communique sa force et sa vertu aux autres membres, et qu' « *où sera ce corps, là s'assembleront les aigles* », selon le langage de l'Écriture (cf. Mt. 24, 28 ; Lc. 17, 37). Ces paroles dites par David à un homme qui avait peur : « *Joignez-vous seulement à moi et vous ne courrez pas plus de fortune que moi* », ont été une figure de ce mystère. Ne considérez donc point votre faiblesse, elle vous ferait perdre courage ; mais confiez-vous en la force de Jésus-Christ. Gardez-vous bien, en passant le torrent des peines et des afflictions de ce monde, de regarder le courant de l'eau, sa rapidité vous ferait tourner la tête ; mais levez les yeux vers le ciel pour ne regarder que Jésus-Christ crucifié et vous n'aurez rien à craindre. Que si le malin esprit, pour vous tenter, s'efforce de vous donner de la défiance, servez-vous de la harpe de

David, c'est-à-dire de la croix où ce divin Sauveur a été attaché, et vous mettrez aussitôt en fuite cet ennemi de notre salut. Reposez-vous sur Dieu de tous vos soins (cf. Ps. 54, 23 ; 1 P. 5, 7), confiez-vous dans toutes vos peines en sa providence, et croyez certainement que ce Père céleste, après vous avoir donné son Fils unique, ne vous refusera pas ce que vous lui demanderez qui ne peut être qu'infiniment moins. Ne craignez pas qu'en montant au ciel, il vous ait oubliée, puisque l'amour et l'oubli ne s'accordent point ensemble, et que ce divin Elie, en allant s'asseoir à la droite de son Père éternel, vous laissa, comme le gage le plus précieux qu'il pouvait vous donner de son amour, ce manteau qui est son sacré corps pour le recevoir et le conserver en mémoire de lui (cf. 2 R. 2, 13-14). Souvenez-vous qu'il ne s'est pas contenté de souffrir pour vous durant sa vie, mais qu'il a permis qu'après sa mort on lui ait fait la plus grande blessure qu'il ait reçue, pour montrer que tant en la vie qu'en la mort il vous a toujours véritablement aimée, et qu'encore qu'il ait dit en rendant l'esprit que tout était consommé, cela ne s'entendait que de ses souffrances, et non pas de son amour qui ne finira jamais suivant ces paroles de saint Paul : « *Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles* » (Hb. 13, 8). Ainsi tel qu'il a été pendant sa vie pour ceux qui l'aimaient, tel il est maintenant et sera toujours pour ceux qui l'aimeront et le chercheront. Rendez-donc, mon âme, de continuelles actions de grâces à cet ami incomparable et à ce souverain maître de l'univers.